

ROMAN

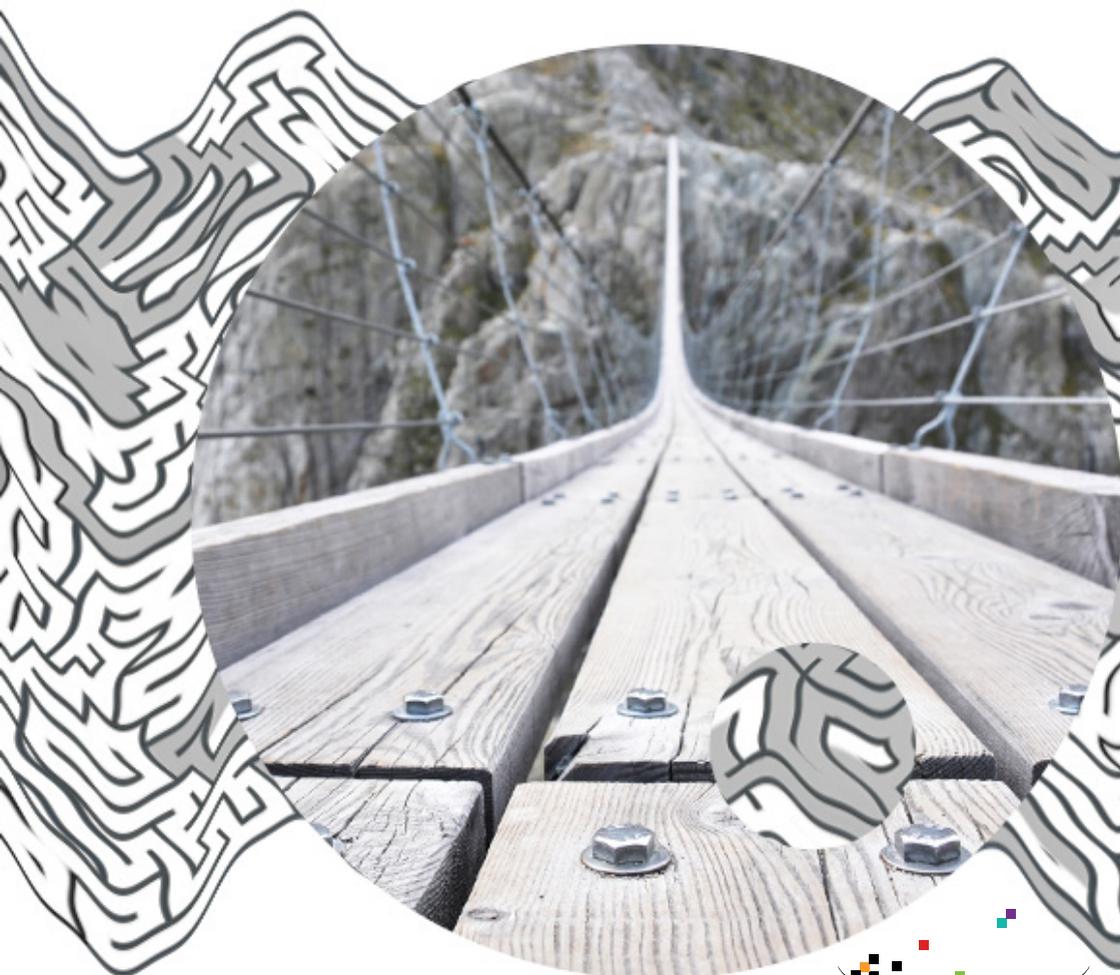


COLLECTION

Romans  
d'aujourd'hui

# Incalculable

Antoine Cantenot



Editions

**Chemins de tr@verse**

sur

  
**Bouquineo.fr**

**A**ntoine Cantenot

## Incalculable

Dans ce roman ébouriffant d'intelligence, Antoine Cantenot jongle avec l'Histoire antique, les textes savants, la pensée religieuse, les sciences, mais aussi avec les épisodes les plus significatifs de notre Histoire contemporaine.

Pourquoi Socrate, au travers de Platon et des autres commentateurs de talent, a-t-il pu influencer à ce point les modes de pensée et d'organisation de plusieurs civilisations, dont la nôtre qui perdure malgré ses efforts constants d'annihilation ? Quelle mission Platon a-t-il acceptée, au-delà de la propagation des divagations philosophiques de son maître ? Pourquoi Socrate a-t-il été mis à mort ? Qui sont les continuateurs de Platon ? Pourquoi l'Église catholique et les autres religions sont-elles unanimes à ce point sur la condamnation des doctrines pré-christiques ? Un pape mort, un pape qui va mourir, JFK peuvent-ils vraiment changer le cours de l'histoire ? À quelle organisation appartient Hugo Vorane, militaire talentueux, manifestement préoccupé par un dessein supérieur, qui prévaut sur le sauvetage de la France occupée ? Carl et Henri ont-ils l'initiative ou accomplissent-ils un destin qui leur a été fixé par d'autres ? Lequel de ces garçons le choix d'Hélène sauvera-t-il ? Quel secret détient Alan Turing, inventeur indépassé de l'informatique et précurseur de l'intelligence artificielle ?

Il faudra renoncer beaucoup, voyager en Allemagne, en Grèce, aux États-Unis, mais d'abord survivre à la guerre, à la Résistance et à la déportation.

Il existe quelque chose de plus grand que ces destins individuels passionnés et passionnants, qui survivra aux souffrances, aux décès et au succès des plus fortunés.

**D**irection éditoriale

Yves Morvan

[bouquineo.fr](http://bouquineo.fr)

## Préface de l'éditeur

Pourtant bien en prise avec notre siècle, Antoine Cantenot ressemble à ces érudits d'un autre temps, celui où il n'était pas incongru de pénétrer plusieurs champs du savoir, et où l'on pensait que pour mieux comprendre les parties il faut tâcher de comprendre le tout.

Dans ce roman ébouriffant d'intelligence, il jongle avec l'Histoire antique, les textes savants, la pensée religieuse, les sciences, mais aussi avec les épisodes les plus significatifs de notre Histoire contemporaine. Par la magie de son verbe, nous côtoyons Socrate et Platon, perçons les arcanes de la pensée de Turing. Entraînés par ses héros modernes, nous revisitons l'Europe dans une quête énigmatique à travers la pensée et l'histoire de notre civilisation.

Un roman d'apprentissage, tant pour les héros que pour le lecteur, mettant un style alerte et précis au service d'une aventure pleine d'humanité au suspense savamment dosé.

Yves Morvan

## L'auteur

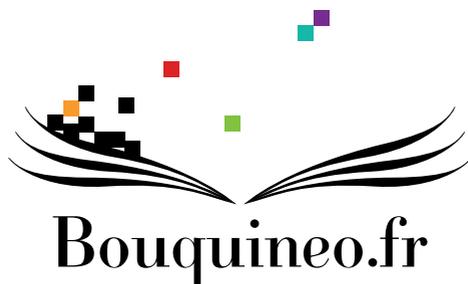
Antoine Cantenot est né moins de vingt ans après la Seconde Guerre mondiale. Éduqué dans un collège marqué par le passé et soucieux de l'avenir, guidé par la littérature, il a entassé des curiosités scientifiques et des connaissances historiques. Élevé près de la rivière et au bon grain, il a poursuivi de longues études dans un cocon familial marqué par le respect de la liberté de choisir ses erreurs et ses errements.

Engagé dans la vie économique, il est attentif à ne pas se calcifier.

*Incalculable* est son premier roman.

Editions  
■ Chemins de tr@verse

SUR



**Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation  
expresse de l'éditeur, sous quelque forme que ce soit,  
viole les règles relatives au droit d'auteur et expose  
le contrevenant à des poursuites judiciaires.**

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2013

Dépôt légal : novembre 2013

Édition de novembre 2013 (première édition)

Isbn PDF : 978-2-313-00464-7

Isbn epub : 978.2.313.00462-3

Isbn mobi : 978-2-313-00478-4

Photo de couverture : ©HappyAlex - Fotolia.com

Éditions Chemins de tr@verse

4, avenue Burdeau

69250 NEUVILLE SUR SAÔNE

Couverture : Béatrice Thony, d'après la charte graphique de Claire Sidoli

Antoine CANTENOT

# Incalculable

Roman

Éditions Chemins de tr@verse

*Les pensées tournent (...) autour du problème du mode de connexion de tout ce que nous appelons le monde ou la vie (...) et de la place qu'y occupent les connexions particulières auxquelles est consacrée une grande partie de notre existence.*

Werner Heisenberg, Le manuscrit de 1942

*Considère sans cesse que le monde est comme un être unique, contenant une substance unique et une âme unique ; comment tout aboutit à une seule et même perception, la sienne ; comment il fait tout d'une seule impulsion première ; comment toutes choses causent à la fois ce qui arrive et quelle sorte de trame serrée, compliquée, elles produisent.*

Marc-Aurèle, Pensées

*... ont au moins la satisfaction que la fosse, la pelletée de terre, la pluie, le froid, la première nuit seul, tout ça leur est épargné.*

Paul Morand, Journal inutile

*...I demand a better future.*

David Bowie, Heathen

## Table des matières

<b>En guise de préambule</b>	<b>9</b>
<b>Entrée en scène de l’auteur</b>	<b>13</b>
<i>Vatican, 29 septembre 1978</i>	13
<i>Dole, hiver 2003</i>	18
<b>Chapitre 1</b>	<b>28</b>
<i>1914 – 1940</i>	28
<b>Chapitre 2</b>	<b>35</b>
<i>Syrie, mars 1941</i>	35
<b>Chapitre 3</b>	<b>46</b>
<i>Janvier 1942 – février 1943</i>	46
<i>Alger et la France, été 1942 – février 1943</i>	50
<b>Chapitre 4</b>	<b>62</b>
<i>Pâques 1943</i>	62
<b>Chapitre 5</b>	<b>75</b>
<i>Mai 1943</i>	75
<b>Intervention de l’auteur</b>	<b>89</b>
<i>Dole, hiver 2003</i>	89
<b>[Parenthèse antique]</b>	<b>92</b>
<i>Colone, près d’Athènes, été 384 avant Jésus Christ</i>	92
<b>Chapitre 6</b>	<b>115</b>
<i>Haut Jura, juin 1943</i>	115

<b>Intervention de l'auteur (2)</b>	<b>135</b>
<i>Dole, printemps 2004</i>	135
<b>Chapitre 7</b>	<b>141</b>
<i>France, mai 1945</i>	141
<b>Chapitre 8</b>	<b>174</b>
<i>France, été – automne 1945</i>	174
<b>Chapitre 9</b>	<b>195</b>
<i>France, Allemagne, automne et hiver 1945</i>	195
<b>Chapitre 10</b>	<b>226</b>
<i>Grèce, janvier 1946 – février 1946</i>	226
<b>Chapitre 11</b>	<b>247</b>
<i>Haut Doubs, Paris, Cambridge, printemps 1946</i>	247
<b>Chapitre 12</b>	<b>271</b>
<i>Cambridge été 1946</i>	271
<b>Chapitre 13</b>	<b>288</b>
<i>Franche Comté, automne 1946</i>	288
<b>Chapitre 14</b>	<b>318</b>
<i>Franche Comté, hiver 1946</i>	318
<b>Chapitre 15</b>	<b>334</b>
<i>Décembre 1963</i>	334
<b>Conclusion</b>	<b>344</b>
<i>Dole, été 2004</i>	344

## En guise de préambule

La fin du printemps athénien offre à ceux de ses habitants qui n'ont pas la fortune de pouvoir rejoindre une villégiature mieux tempérée la dernière fraîcheur des vents marins tourbillonnants dans la plaine d'Attique. Lancées en trombe par les amplitudes thermiques des déserts nord-africains, à peine ralenties par leur traversée de la Crète, les bourrasques s'engouffrent dans la vasque montagneuse de la chaîne Pentélique qui enserme la cité. En peu de jours et quelques nuits le printemps renonce et s'efface devant l'été écrasant de chaleur. Athènes est posée sur la lentille d'un four solaire, mal protégée par ses constructions le plus souvent en torchis faute de disposer d'assez de pierres qui atténuent modestement les excès du soleil.

La fraîcheur des thermes à l'aube offre un délasserement bienvenu après la nuit moite. Bien que cascadant depuis les monts Ægialée, Pamès, Lycabette et Hymette tout proches les eaux gagnent en température en franchissant les courbes de niveau. Il faudra attendre le prochain matin pour espérer renouveler le soulagement d'un rafraîchissement. Le doux hiver est parti, mais depuis plus de quatre cents ans les Athéniens se sont accordés à leur ville. Ils reçoivent selon leurs moyens et selon leurs mérites les cadeaux de la nature avec une égale indifférence. Athènes est cérébrale.

Trente jours après le jugement, le navire qui avait transporté à Délos

les offrandes du Deux fois Sept était à nouveau amarré au Pirée. Les exécutions pouvaient enfin reprendre en ce printemps précédant de presque quatre siècles l'offensive des Hébreux contre les polythéismes bigarrés.

Dans le secret de leurs maisons exigües ou dans le privé des thermes, quelques archontes plus prévoyants s'inquiétaient des conséquences au long terme de cette décision de justice arrachée à une assemblée malléable de cinq cent un jurés sous influence. Ils faisaient mander un signe qui leur permettrait de cesser là. Ne pas se déjuger. Se conformer respectueusement à la volonté des dieux, c'était le mieux qu'ils pouvaient faire pour tenter d'infléchir le cours des événements qu'ils avaient laissé s'imbriquer de façon aussi désastreuse. Aucun aruspice n'était cependant prêt à tirer par sa lecture des entrailles un présage qui s'opposerait à la volonté des juges. Il lui faudrait affronter alors les conséquences de la colère de la populace privée de son spectacle.

Méléto le poète, ses amis Lycon et Anytos, les trois accusateurs, voulaient se débarrasser de cette vilaine formalité.

Cette condamnation à mort du prince mendiant allait coûter à l'un d'entre eux un bannissement hors d'Athènes. Tous seraient rejetés et conspués. Déjà le peuple regrettait.

Socrate s'était réveillé après une sieste réparatrice à la durée de laquelle tous s'étaient habitués. Ses disciples voyaient dans cette immobilité les signes de sa profonde méditation alors que les crises de catalepsie laissaient de moins en moins de temps fécond au penseur. Il avait été prévenu par ce signal par lui seul perceptible, dont il ignorait à la fois la mécanique et la provenance, son δαίμων qui fait connaître et transmet aux dieux ce qui vient des hommes et aux hommes ce qui vient des dieux. Ce truchement ingénieux était utilisé par Socrate, parce qu'il était accepté comme une évidence par ses compatriotes, encore prompts à honorer un magicien ou une stryge, qui préféraient croire au surnaturel plutôt que de reconnaître la profondeur d'un raisonnement à proprement parler inhumain. Son acceptation d'un destin imposé par la loi scellait les

bases d'une philosophie résistante.

Depuis le vote légal, enchaîné, Socrate n'avait jamais été laissé seul. Entouré de ses disciples et de ses amis, il refusait l'idée même d'une évasion. Les hommes embrouillés dans leurs gestes gauches tentaient vainement de cacher l'expression peu virile de leur tristesse. Les femmes amantes, compagnes, courtisanes désolées venaient rendre un dernier hommage au séducteur. Fleurs de tous âges, elles se succédaient dans la prison dont les pierres sales n'arrivaient pas à flétrir les sourires coquins destinés à un homme sans parure qu'elles aimaient comme seul un démiurge peut être adoré. Frôlement de joues, caresses indolentes du creux d'un bras parfumé. Effleurement d'une jambe dont le galbe apparaissait jusqu'à l'échancrure d'une cuisse chargée d'effluves épicés portés par des crèmes émoullientes donnant à toucher le marbre tiède le plus doux qui soit.

Acteur consommé, Socrate cueillait ce florilège comme une offrande qui lui était naturellement due, renvoyant à chacune l'image qu'elle avait de lui, sans fournir un autre effort que le souvenir de ses sens.

Platon impuissant, discutait en ce dernier jour de l'immortalité de l'âme, seule préoccupation jugée digne d'intérêt par le condamné, implorait le pardon de celui qu'il n'avait pas su sauver malgré lui. Il aurait dû imposer à Socrate qu'il lise à ses juges la défense écrite par Lysas. Il aurait dû contraindre Socrate à ne pas provoquer ses juges. Le philosophe avait demandé qu'on lui verse une prébende, après avoir suggéré comme amende la drachme symbolique. Pauvre et allant nu-pieds, il ne demandait que le paiement de son enseignement, celui pour lequel ses accusateurs demandaient sa vie. Cette envie de clémence que la cité avait érigée en système qui permettait à l'accusé de proposer à ses juges la sanction qui lui serait infligée se retournait contre l'accoucheur, comme une ultime provocation qui achevait d'exaspérer les jurés.

Platon notait les dernières confidences, déjà en concurrence avec Xénophon beaucoup plus attentif aux faits bruts qu'à ce qu'ils exprimaient de la philosophie du penseur de près de quatre-vingts ans. Ils

propageraient, avec beaucoup d'autres, la doctrine entendue par des multitudes de la bouche du débrillé, mais dont aucun écrit de sa main ne subsistait.

Quelques fidèles montraient leur désarroi sur l'agora, mais prudemment, soucieux de ne pas rejoindre leur maître dans son manque de respect à l'égard des apparences du pouvoir, manquement qui lui coûtait la vie. « Athènes avait davantage de tyrans qu'un tyran n'a de gardes du corps », dira Cicéron.

Socrate, démocrate, critiquant avec virulence les bouleutes qui, en rétablissant l'ecclésiastion dans ses prérogatives sans céder à aucune tentation d'expérimentation un peu audacieuse – interdisant à quiconque de rappeler le passé sous peine de mort –, ne rompaient pas avec les exactions des Trente tyrans – imposés par Lysandre de Sparte –, pourtant enfin chassés.

Socrate, caricaturé dans les Nuées d'Aristophane pour son sophisme, attitude dont il avait été un critique indulgent, sans doute avec trop d'esprit pour que la nuance entre la dérision et l'approbation pour cet art royal ne se fasse perceptible pour le plus grand nombre.

Socrate, avide des esprits, qui pouvait accoucher l'homme de l'homme, par la seule fécondation de l'esprit.

Socrate, dépositaire de la condition humaine, détenteur du savoir qui l'aurait mis à l'abri de cette violence à lui faite par sa seule volonté, sacrifié pour administrer une preuve qui resterait scellée dans sa dépouille.

Socrate, moquant Xanthippe invoquant l'injustice de sa condamnation : « Aurais-tu préféré que ce soit justement ? Anytos et Méléto peuvent me tuer, ils ne peuvent me nuire. »

Socrate enfin, que ni Platon, Xénophon ou Thucydide ne rendraient compréhensible dans son humanité, trop attachés à extraire le concept de l'homme, ignorant cette ambiguïté recelée aux limites, précisément là où le verbe et l'homme fusionnent en un tout indissociable.

Socrate, endormi par la cicutine, allait mourir dans son sommeil, de son plein gré, et l'univers n'arrêterait pas son expansion.

## **Entrée en scène de l'auteur**

*Vatican, 29 septembre 1978*

RTL et Europe 1 tiennent leurs auditeurs en haleine. Les programmes s'interrompent en cascade pour des flashes d'information sur les ondes de l'ORTF récemment éclatée. Yves Mourousi et Jean-Pierre Pernaut cherchent le ton et l'attitude justes, appropriés à l'extraordinaire de la situation. Les deux présentateurs n'en perdent pas pour autant leur esprit de compétition. Chacun regarde l'autre sur un moniteur qu'ils ne quittent ni des yeux ni des oreilles. Celui des deux qui annoncera le décès avant son concurrent gagnera les téléspectateurs les plus nombreux, précieux gage de pérennité.

Le drame qui se joue à Castel Gandolfo éclipse les autres sujets qui se battent pour obtenir un créneau à l'antenne.

Les perpétuels conflits au Proche Orient, les récits des parties de chasse présidentielles, les ours roumains, pas plus que les œufs brouillés cuisinés par des citoyennes émues, ni les diamants de Centre-Afrique ou les éboueurs invités à partager un petit-déjeuner élyséen ne parviennent à surclasser l'injustice d'une mort attendue.

Le pape le moins médiatique de ce siècle, élu du cœur et avec raison, qu'aucune coterie n'a eu le temps de s'approprier, sur lequel la Curie n'a

aucune prise, ce pape qui n'a pas encore dévoilé ce pour quoi la confiance et l'amour qu'on lui témoigne l'ont mené sur ce trône unique sur terre, ce pape se meurt.

Les commentaires sont déjà des nécrologies qui s'essaient, tentant sans conviction de conserver une étincelle d'espoir.

Les cardinaux affairés, à peine remis de l'émotion qu'ils se sont causée en élisant le plus improbable des successeurs de Saint Pierre, bruissent à robe que veux-tu dans les travées des palais entourant le Latran. On se demande dans toutes les langues quel péché recèle cette élection pour que ce mandat se conclue prématurément par cette agonie. Cet homme qui par sa simplicité et son dévouement les honore, mieux encore les dédouane de leur absence de compassion pour le monde. Ce prêtre modeste, peut-être moins facilement influençable qu'il n'y paraissait.

Dans les appartements privés qui sont à l'échelle des monuments de cet étrange quartier romain, dans lesquels la solitude du Saint-Père est poussée à son paroxysme, son camérier veille, l'esprit vide, le cœur dévasté.

Les médecins se sont éclipsés un instant, incapables de donner un nom à cette asthénie foudroyante.

Un téléphone intérieur grelotte dans un recoin. Bruits de pieds qui raclent le parquet, Fantin de Billo, camérier atypique, n'a jamais accepté les escarpins de sa fonction, raye consciencieusement les parquets centenaires avec ses brodequins cirés. Sans afféterie, cette idée étant parfaitement étrangère à son éducation sommaire.

Le Suisse de permanence l'interpelle.

– Sa Sainteté t'appelle.

– Je suis en route.

Le trajet est un automatisme. Depuis son élection le 26 août précédent beaucoup rêvent d'une rupture, d'un ancrage dans le monde. Certains prédisent une catastrophe en donnant une nouvelle jeunesse à la prophétie de Saint Malachie, vieille de près de neuf cents ans.

De Billo lui compte ses pas et ne s'étonne pas. Il sait que cette charge

était une pirouette finale.

Le premier pape français, depuis Grégoire XI mort six cents ans plus tôt, attend son officier de chambre la tête appuyée sur un nuage d'oreillers en plume qui le font flotter entre lit et baldaquin, gravure de Dürer, le visage aspiré vers l'intérieur, la peau d'un ivoire veiné de gris, là où le sang tente encore de stimuler la vie.

Les yeux à demi fermés brillants de fièvre s'ouvrent en même temps que le martèlement des brodequins retentit dans la chambre aux proportions insensées.

La fanfare devenue glissement, à peine trahie par un souffle feutré, installe un sourire sur les lèvres violettes marquées comme deux traits de fusain.

– Toujours en guerre contre la bienséance ?

– Votre Sainteté connaît mes sentiments. Cette attente est cruelle. Est-ce certain que c'est ainsi que les choses doivent se passer ?

– Ne revenons plus sur ces questions. Tout est en ordre, as-tu à nouveau vérifié comme je te l'ai demandé ?

– J'ai revu toute la procédure, tous les codes et toutes les responsabilités, tout est conforme à vos instructions.

– Toutes mes instructions ?

Un temps d'hésitation, imperceptible pour un observateur extérieur, mais qui ne trompe pas le mourant. La réponse est murmurée dans un regret.

– Toutes, Votre Sainteté.

– !?

Les yeux soudain écarquillés de l'homme couché font se retourner d'un bloc l'ancien milicien qui retrouve dans ces moments de tension les protocoles de combat du légionnaire qu'il fût, pour expier. Son mouvement abaisse son centre de gravité en offrant un profil réduit aux intrus qui viennent d'entrer dans la pièce sans être annoncés, sans que le moindre bruit ne trahisse leur entreprise.

Trois hommes, à ce que l'on peut deviner de leur corpulence, s'avancent sans un mot, vêtus en cardinaux, la capuche descendue bas sur le visage. Ou peut-être l'émotion des deux hommes ajoutée à l'immensité de la pièce encombrée de tentures et de tapisseries concourt-elle à forger cette impression de cauchemar silencieux.

De Billo n'hésite qu'une fraction de seconde, dégaine son arme de service et tire sur la forme au centre du groupe qui s'effondre comme un paquet de chiffons sans proférer la moindre plainte.

Le sicaire sur la droite du mort amorce un plongeon en direction de la porte, l'autre intrus se jette vers le lit. Les deux assassins ont un pistolet en main, de Billo ne survit à son adversaire malheureux qu'un court instant. Dans sa dernière valse, il capte un adieu confiant dans le regard de son maître qui lui sourit, serein.

La porte s'ouvre à nouveau sans un grincement. Une équipe de déménageurs entre en refermant l'huis derrière le coffre armorié qu'ils déplacent silencieusement sur une plateforme autoportée, mue sur quatre roues caoutchoutées.

Les nouveaux venus, deux colosses, rejoignent les assassins qui se sont approchés du lit. Le plan initial déraille, les tueurs sont immobiles, plongés dans la contemplation du cadavre, les mains jointes, le sourire apaisé définitivement installé sur le visage dont on va prendre l'empreinte dans quelques instants.

Les corps du camérier et de son assaillant malheureux sont enfermés avec le linge qui a servi à ôter toute trace du drame dans le meuble volant qui repart aussitôt. Les deux sicaires se livrent à une fouille systématique du corps du défunt pape, du lit, de la commode et de l'armoire comtoise qui composent le seul mobilier de cet imposant sépulcre.

Pas une seule parole n'est échangée. La fouille se révèle totalement infructueuse. Elle est menée à son terme en moins de cinq minutes.

Les deux figures de prélats sombres se retournent une dernière fois vers leur victime, s'agenouillent, s'absorbent dans une prière intense murmurée dans une langue morte puis partent aussi silencieusement qu'ils sont venus.

La précision du protocole a permis que cet épisode s'intercale dans le quart d'heure dont les médecins ont eu besoin pour aller rendre compte de leur diagnostic et des conclusions qui s'imposaient au cardinal secrétaire d'État. L'homme le plus important de la secrétairerie ne quitte plus le camerlingue du Sacré Collège qui se prépare à aller constater la mort du pape et prendre possession des biens temporels et des palais papaux jusqu'à l'élection du successeur.

À leur retour, les médecins, embarrassés, mais soulagés du poids de leur impuissance, constatent le décès. À cet instant, la machine qui a installé plus de deux cent cinquante papes se met en branle pour désigner un nouvel apôtre.

Dans les paroisses la curiosité ne réussit pas à supplanter l'horreur de cette mort subite. Une promesse d'innocence, un espoir d'efficacité ont été foudroyés.

Peu après l'annonce de la mort du pape, au mitan d'une nuit constellée, comme ignorante de ce drame terrestre, dans la plus vaste pièce située au rez-de-chaussée d'une étude notariale dans l'est de la France, tout est éteint à l'exception d'une lampe haute sur son pied torsadé en ébène qui a gagné sa patine avant le siècle. À la lisière de l'ombre de l'abat-jour, un homme âgé pleure silencieusement, effondré dans le Voltaire qui fait face à son bureau, habituellement dévolu aux visiteurs inquiets des événements en réserve dans ces murs toujours en retard d'une modernité. Depuis dix ans, Maître Maravant redoutait cet instant.

Le notaire essaie une fois de plus de tout se remémorer, ressasse ses craintes, espère en vain trouver une autre issue. Mais il a accepté le dépôt confié par un Cardinal embarqué sur une trajectoire papale, au plus fort des émeutes du printemps 1968, quand l'ordre du monde semblait chavirer. Bien au-delà de sa peine, sa prostration se nourrit de son impuissance à finaliser un plan, dont il a repoussé la conception jusqu'à ce jour funeste.

\*

C'est vingt-cinq ans plus tard que j'ai été impliqué.

Admis au sein de l'étude Maravant, Podeleur & Associés par le successeur de Maître Maravant, devenu dans la continuité de son prédécesseur le notaire de ma famille, Maître Grosseto avait fait jusque-là peu de cas de cette sujétion attachée à sa charge.

Grand, déjà arrondi par les joies de la table, les cheveux noirs mi-longs entourant un sourire professionnel ou tirés en arrière selon les circonstances, une distanciation courtoise le distinguait dans toutes ses entreprises.

Engourdi dans le confort de *l'establishment* de l'ancienne capitale de la Franche-Comté, apprécié de ses pairs qui l'honoraient d'une charge importante dans leur ordre, il avait prudemment attendu sans impatience une manifestation de la Providence pour se contraindre à agir.

Conseillant mon père, il l'assistait dans la résolution d'une indivision compliquée par des participations croisées tissées par trois générations de décolleteurs dans autant d'entreprises.

Notre coopération permettait d'entrevoir l'issue de ces embarras familiaux auxquels le notaire et moi cherchions une solution à la demande des parties concernées, effarées par les décisions à prendre.

Le bel Italien, son surnom dans la famille, m'a dévoilé le sujet qu'il avait longtemps escamoté quelques jours avant Noël, un samedi en fin de matinée. Je ne sais toujours pas à quel point cette conversation avait été préparée. Le hasard semble n'avoir que peu de place dans cette histoire hors normes à tous points de vue.

Nous avons mis un point final à nos tractations qui duraient par épisodes depuis plus de dix ans. Nous avons fait admettre aux principaux protagonistes qu'il n'y aurait pas d'échappatoire aux taxes prévues par le législateur. Il fallait cesser d'alimenter la cohorte d'avocats et de

conseillers qui suçaient lentement mon héritage et celui de mes cousins.

Après l'ultime rendez-vous qui voyait enfin nos efforts aboutir, nous avons accompagné mon père, mon oncle et les chefs des branches généalogiques concernées à leurs voitures. Nous les avons remis aux mains de leurs chauffeurs.

Nous nous tenions, le notaire et moi, sur le perron de l'étude, en haut du court escalier que tous venaient d'emprunter, après avoir agité distraitemment la main en direction des partants.

Le ciel bas porteur d'une neige qui retardait chaque année un peu plus son arrivée glaçait la campagne. De la ville nous ne voyions des abords de la gare que les peaux de béton grêlées d'une zone artisanale contenue entre un centre commercial et un collège. Ces invitations à la morosité étaient accentuées par les bourrasques d'une bise qui tapissait le silence d'un froid humide pénétrant. Contents de nous, conscients du besoin d'une célébration que nous n'avions pas préparée, nous tapions des pieds en cadence, luttant contre la gêne de ne pas savoir quoi faire et quoi dire, gelés.

Le notaire fut le premier à parler.

– J'avoue que je suis content d'avoir empêché un drame. Affaire conclue.

– Ça a quand même pris plus de dix ans. Mais je partage votre satisfaction.

– Votre affaire est dans la norme. Le temps s'écoule plus lentement à l'étude qu'à l'extérieur !

– Pour moi c'est surréaliste. C'est comme si vous aviez soudain figé nos soucis dans de la neige carbonique. Dans cent ans tout ça sera intact, ça servira à prendre d'autres décisions, à rédiger d'autres actes qui viendront s'agréger à ceux d'aujourd'hui.

– !?

– Je veux dire... je sais bien que c'est votre charge, votre statut d'officier de justice qui conserve leur importance à ces vieux papiers...

– Pour aller dans votre sens, c'est vrai que si les révolutionnaires

avaient su se concentrer sur les registres ecclésiiaux, les cadastres, les greffes des tribunaux et les archives notariales, cela aurait suffi pour que la propriété privée soit abolie depuis un moment déjà.

– Oui, je me demande pourquoi ça n’a pas été le premier mot d’ordre des anarchistes de tous poils. Vous en avez peut-être des traces dans les archives de votre étude ? Je veux dire des interruptions involontaires de propriété, pour ainsi dire ?

– Oh là c’est une colle ! Mais c’est exact qu’il m’est arrivé d’hériter, si vous m’autorisez cette facilité de langage, de situations difficiles.

– Un grand tourment dans un vieux cartonnier ?

– Toutes proportions gardées !

– Et vous en avez encore sans doute des exemples aujourd’hui à l’étude ?

–...

À la vue de la figure de mon interlocuteur qui s’est figé sur un masque de confusion apportant un peu de désordre dans un visage toujours soigneusement policé je prends conscience que notre conversation a pris la tournure d’un cadavre exquis qui m’a entraîné au-delà des banalités d’usage. Ma dernière réplique pose problème. Je commence à chercher comment m’excuser pour poursuivre sur un terrain moins miné quand le notaire se dégèle et m’adresse un grand sourire. Il redresse sa carcasse habituellement voutée en affichant l’apparence d’un véritable soulagement.

Au lieu de me répondre, il me prend par le bras en arborant le sourire du coupable enfin démasqué qui se trouve soudainement libéré du poids de ses remords et savoure sa légèreté retrouvée. Nous faisons deux pas en arrière dans la véranda vitrée qui a été construite dans les années soixante-dix devant la vénérable entrée et qui donne à l’étude une allure d’aquarium.

– Vous ne pouviez pas mieux dire. Vous avez du temps devant vous ?

– Une complication !?

– Non, non, pas du tout. Mais cela peut quand même vous intéresser.

– Vraiment ! Mais je ne veux pas en reprendre pour dix ans.

– Bien sur. Vous avez le temps de déjeuner avant de retourner chez vous ?

– Volontiers.

Je ne sais pas ce qu'il a en tête, mais je lis sur son visage que sa réflexion est intense. Il franchit des étapes à toute vitesse. Son initiative nous fournit opportunément la possibilité d'aller célébrer notre succès, sans que nous donnions à ces agapes l'allure d'une obligation.

– Attendez-moi là, je prends mes clés, un papier, je ferme la boutique. Je vous propose que nous allions déjeuner à l'As de Pique.

– Bonne idée. Ça me rapproche, mais vous ? Si vous voulez, nous pouvons rester en ville.

– Non, je préfère le calme.

Une demi-heure plus tard, après moins de vingt minutes passées dans une automobile allemande au ronronnement discret, nous étions attablés dans la grande salle de ce navire de pierre échoué au-dessus du croisement des routes qui quittent la Loue en direction de Neufchâtel au Nord Est et de Genève à l'Est.

La propriétaire, enchantée de recevoir son plus beau notaire nous honore en personne de ses soins. Elle fait jaillir des cuisines un assortiment froid des spécialités de la maison, des terrines de gibier épicées enrobées de champignons, accompagnées de condiments puissants. Les salles sont vides, ni les rares touristes, ni les convives habituels n'ont le cœur à quitter leurs foyers. L'hiver gris humide incite au repli chez soi.

Notre conversation épuise tous les sujets de l'actualité familiale et locale avant que mon interlocuteur n'en vienne à la raison de cette pause dans nos routines respectives de fin de semaine.

– Vous avez connu maître Maravant, je crois ?

– Pas vraiment. Plus jeune, j'ai certainement accompagné mon père à l'étude. Je l'ai peut-être aperçu, mais je n'en ai pas gardé de souvenir. Je connaissais seulement votre prédécesseur. Il pilotait quand je débutais à

Tavaux et j'étais à Mont Roland avec ses enfants.

– C'est vrai que vous êtes passé par le Collège. Décidément, vous êtes l'homme de la situation.

– Vous pourriez réussir à m'inquiéter.

Mon interlocuteur éclate de rire, larguant manifestement avec plaisir les convenances. Il saisit au passage le bras de notre hôtesse et lui demande son meilleur cognac en s'excusant de prolonger ainsi son service, à notre seule attention. Elle lui répond dans le même élan en lui disant de garder la bouteille à notre table et quand nous partirons de venir lui faire signe dans son bureau où elle compte passer une partie de l'après-midi.

Bien que l'hostellerie soit située à la croisée des chemins, nous sommes au-dessus des routes, peu empruntées depuis que l'autoroute permet un trajet beaucoup plus court pour traverser le Jura. La grande salle dans laquelle nous avons pris place est bordée de baies qui ouvrent sur les bois qui nous entourent, suffisamment voilées pour atténuer l'emprise du monde extérieur, mais qui laissent s'infiltrer un jour blanc de fin d'après-midi hivernale.

Nous nous approchons d'une cheminée enfoncée au centre du mur qui nous fait face, à côté de l'accès aux cuisines et aux chambres de l'hôtel, désert en cette saison. Elle diffuse un contrepoint lumineux chaleureux dans cette flaque de pénombre striée de reflets blancs. Nous choisissons des clubs moelleux. Notre conversation se poursuit dans un cadre propice aux confidences, aidé en cela par la liqueur embouteillée chez Delamain.

– Je vous promets de l'étonnement. Mais vous verrez, rien que vous ne puissiez entendre.

– Je suis tout ouïe.

– Maître Maravant connaissait Jean de Larnes depuis leur scolarité au Collège.

– Vous voulez parler du pape, enfin de feu le précédent pape.

– Oui, en personne. Mais vous vous souvenez que c'est une position qu'il n'a occupée qu'à la toute fin de sa vie.

– Dieu sait si on en a parlé, si on a glosé sur sa mort étrange. Je m’en souviens bien, j’ai toujours aimé les énigmes. Je fais partie des idiots qui croient que les caves du Vatican regorgent de secrets !

– Jean de Larnes était le directeur du Collège pendant la guerre. C’est à cette occasion qu’il a été confronté à un épisode de la vie de deux de ses garçons qui a définitivement bouleversé le cours de la sienne.

– De quelle façon ?

– Ce qu’ont vécu ces deux garçons pendant la guerre, enfin surtout l’un d’entre eux, leur a permis de révéler au grand jour un faisceau de présomptions importantes sur la nature des... mais je vais trop vite en besogne, cela viendra plus tard. Pour faire court, le survivant des deux a fait part de ses découvertes à son directeur après la guerre, puis a disparu en lui laissant le choix d’en faire l’usage qu’il entendait.

– Vous êtes sûr que vous ne testez pas sur moi l’idée d’un roman ?

– Oui et non. Ce que je détiens de Maître Maravant, puis de mon prédécesseur à l’étude, ce que lui avait confié son ami qui souhaitait partager son fardeau avec un esprit cartésien, est très précis. L’ensemble est considérablement documenté, avec des pièces dont aucun notaire ne peut mettre en doute l’authenticité. Peu de gens savaient ce que Jean de Larnes savait. Mais cela a suffi pour qu’il soit emporté, malgré lui, vers cette fonction éminente qui paradoxalement l’a empêché d’agir librement.

– Mais vous dites qu’il savait depuis la guerre, or il n’a accédé à sa dernière fonction que trente-trois ans plus tard ? Cela lui a laissé un sacré intervalle de temps pour agir !

– Non, parce que lui-même a pris du temps avant de se forger une opinion et de se fixer un but. Quand il a été prêt, ceux qui l’avaient observé l’ont entouré de leurs soins efficaces. Il s’est toujours trouvé ensuite détenteur de charges ou de fonctions qui auraient compliqué à l’extrême, sinon empêché, qu’il parle en toute indépendance, qu’il soit crédible.

– Sa fin a un rapport avec tout ceci ?

– Je n’en sais fichtre rien. D’ailleurs, je vous prie de m’excuser, je me

suis laissé emporter bien plus loin que ce que j'avais prévu. Vous souhaitez poursuivre ?

– Poursuivre quoi ?

– Cette conversation et ce qu'elle implique.

– Ce n'est pas encore très clair pour moi. Y a-t-il un risque à savoir ?

– Je ne sais pas.

– Alors, continuons !

– D'accord, mais vous pouvez changer d'avis à tout moment. Voilà le cœur du problème. Maître Maravant et Larnes ont réfléchi à un moyen de mettre leurs informations et les preuves afférentes en sûreté. Maître Maravant ne pensait pas en être le seul détenteur, mais il savait qu'il devait agir en premier. Les autres détenteurs de l'information, s'ils existent, attendent un signal qui leur dira un échec ou un succès de l'opération initiale. Ce sera éventuellement le moment où ils devront reprendre le flambeau. Si j'ai compris correctement mes instructions. C'est apparemment assez bien codifié. Je suis aussi formel sur le fait qu'il n'y aucune notion de délai. Nous avons l'éternité devant nous.

– Je ne comprends quand même pas le sens de votre réponse !

– Nos deux amis ont aussi réfléchi, vous disais-je, à la façon dont ils pouvaient transmettre ce qu'ils détenaient au plus vaste public possible. Vous comprendrez facilement plus tard pourquoi je peux vous dire de manière aussi péremptoire que la nature de l'information à divulguer est totalement incompatible avec ce que l'on appelle les circuits officiels. Alors, ils ont pensé à un roman.

– Sérieusement ?

– Ce n'est pas sot, vous verrez. À part la Bible, le Coran, la Torah, savez-vous quels sont les écrits qui traversent toutes les époques avec succès ?

– !?

– Le Mahabharata, Le Roman de Renart, La Chanson de Roland, Don Quichotte. Vous voyez où je veux en venir ?

– Oui. Mais bon, il ne suffit pas de le décider pour qu'un écrit

s'inscrive dans le patrimoine mondial.

– C'est exact, mais rappelez-vous que nous ne pensons pas dans l'urgence. Si cet écrit existe, qu'il est de bonne facture, des personnes bien intentionnées peuvent lui donner au fil du temps une place en regard avec les mérites que nous lui attribuons. Jusqu'à ce que la science s'en empare. Ou la curiosité du plus grand nombre.

– Et pourquoi moi ? Vous connaissez comme moi une foule d'auteurs qui, s'ils s'emparaient de ce que vous me laissez pressentir, en feraient un succès immédiat.

– Peut-être, mais ce n'est pas sûr. Et un succès immédiat ne présage pas de la postérité. La vraie, pas cinq ans après. Et j'ai un souci supplémentaire. J'ai tendance parfois à employer le nous de majesté quand je parle de ce legs. Mais en vérité je suis seul. Je sais seulement ce que je dois faire pour transférer mon fardeau, mais je n'ai pas de contact avec les autres détenteurs hypothétiques, dont je soupçonne qu'ils ne me connaissent pas. Je ne sais pas dans quel délai d'autres reprendront ce flambeau si j'échoue. La disparition de l'abbé de Larnes et bien davantage l'escamotage du survivant des garçons à la fin de la guerre m'amènent à penser que ce secret n'est pas complètement sans danger. Alors, je préfère dans un premier temps m'assurer un concours auquel je peux me fier, puis ensuite seulement penser à la postérité. Suis-je clair ?

– Vous ne pouvez pas être plus clair ! Et pourquoi êtes-vous convaincu de ma fiabilité ?

– Je connais votre famille, je vous ai pratiqué sur des sujets où vous auriez pu esquiver, je suis prêt à prendre ce risque.

– Admettons. Mais vous vous rendez compte de l'ampleur du projet. Vous imaginez, il faut que j'aie accès à vos connaissances, que je comprenne leur sens, que je travestisse la vérité en un roman sans la desservir et enfin qu'un éditeur veuille bien me publier.

– J'en suis conscient. Je peux vous aider pour la première partie, pour le reste, c'est à vous de vous débrouiller, même si je mets évidemment par avance toutes mes ressources à votre disposition.

– C'est sûr que c'est tentant.

Il faut quelques instants pour que nos cervelles échauffées par le distillat de moût et notre conversation fusionnent en un prédicat cohérent ce que nous venons de nous dire. Nous passons en revue silencieusement les conséquences possibles du projet que nous nous préparons à mettre en route. La moindre d'entre elles étant le ridicule à se fourvoyer dans une opération dont nous sentons confusément qu'elle pourrait nous dévaloriser grandement aux yeux de notre entourage.

– Pouvez-vous venir à l'étude la semaine prochaine, dimanche par exemple ? Je vous communiquerai ce que je détiens. D'ici là je tenterai de mettre de l'ordre dans tout ce fatras.

– Ça ressemble à quoi ?

– Essentiellement un journal, écrit par une succession de rédacteurs, de l'antiquité à la Seconde Guerre mondiale. Et des caisses de documents glanés au fil des époques qui corroborent le contenu du journal.

– Bien évidemment j'imagine que je ne dis rien à personne sur l'origine de mon prochain livre !

– C'est plus prudent, en effet.

– Merci pour ce déjeuner.

– Je vous dépose chez vos parents ?

– Oui, je pense qu'ils m'attendent pour fêter le succès de la réunion de ce matin.

Déposé sur le chemin du retour par mon hôte, je rejoins directement la maison familiale toute proche, après que nous avons franchi la Loue qui déplace une eau brunie par les pluies et la neige.

Comme à chaque traversée, je jette mécaniquement un coup d'œil aux stèles drapées qui encadrent le pont en souvenir des souffrances associées à la ligne de démarcation.

Nous nous quittons sans effusion particulière, ne sachant manifestement ni l'un ni l'autre sur quel registre nous situer.

\*

La fin de l'après-midi du samedi et le dimanche, à la campagne, ainsi que la semaine qui suit, accaparé par la routine des jours, se passent sans laisser de trace dans mes souvenirs. Le dimanche suivant, le notaire tient sa promesse et me confie trois caisses solidement clouées dont le lourd contenu diffuse des fragrances parcheminées.

C'est comme ça que tout a commencé pour moi.

## Chapitre 1<sup>1</sup>

*1914 – 1940*

– Carl

– Oui ?

– Pour ton prénom, je crois que nous te devons des excuses

–... ?!

– Nous n’aurions pas dû étendre le domaine de la lutte à ton état civil

–... ?!

– À ta naissance, la contradiction se portait beaucoup à coups de cannes. Nous pensions avoir semé la possibilité d’une réconciliation qui aurait grandi avec toi.

– J’avais fini par m’en douter. Sincèrement je ne crois pas que ça ait marché.

---

<sup>1</sup> Lorsque les journaux des protagonistes de cette histoire sont cités in extenso, ils sont reproduits en caractères italiques. J’ai pris la liberté de reconstituer à partir des notes issues des différents journaux des dialogues ou des monologues qui ont dû exister au plus près des formes que j’utilise. Cette licence littéraire n’altère pas le sens des documents en ma possession, elle facilite la compréhension de l’ensemble.

Dès l'école maternelle, les condisciples de Carl parvenaient en effet à s'unir dans la cour de récréation autour d'un projet commun. Bien dressés, malgré l'imperméabilité des classes sociales, contraints par leur manque d'imagination, ils répétaient ad libitum le même stock de brimades inventées pour fustiger un prénom si peu patriotique.

Sans en connaître les ressorts, Carl pardonnait leurs piètres efforts pour faire comme les grands, détestant spontanément l'endoctrinement dont ils étaient victimes, capable de distinguer en eux avec une rare précocité leur part de vérité.

La manifestation chez l'enfant de l'équanimité de son géniteur ne lui épargnait ni coups ni brimades, mais le préservait de la haine.

Louis, le père mal inspiré pour prénommer son fils, soldat incorporé à dix-huit ans à l'automne quatorze, appartenait à la classe de collégiens dont le sacrifice propitiatoire avait été méticuleusement préparé dès le lendemain de la défaite de 1871. Au contraire des survivants empressés de prendre leur revanche sur ceux de l'arrière, à distance des gueules cassées emprisonnées dans leur corps défait, il avait cédé au prurit de la vie.

Carl, dont la naissance avait comblé son appétit de propagation, était le fruit de l'ignorance des règles de la contraception, mais aussi de ce plaisir que Louis ne sacrifierait plus jamais à ses obligations citoyennes.

Le père de Carl avait survécu à la boucherie avec talent en courtisant la chance. Par monts et par vaux au moment de la désignation des victimes lorsque les sections étaient pré-positionnées pour l'attaque, les premiers rangs condamnés à être hachés quoi qu'il arrive. Louis devait sa survie à la mobilité que lui conférait son rôle d'agent de liaison dans cet univers réduit à de la boue et des morceaux de métal en mouvement.

Si les Wandervogel, ce mouvement de jeunes en révolte contre l'ordre établi, n'avait pas d'abord été inventé par des Allemands, Louis se serait mué en oiseau migrateur lorsqu'il avait recouvré sa liberté. Pour céder à la griserie de marcher sans but, pour chercher une philosophie, pour s'user, pour cesser de se souvenir. La France n'avait pas produit de mouvement équivalent.

Il avait alors trouvé tout naturellement sa voie dans l'Instruction

publique dans un après-guerre dévasté par la grippe espagnole.

Sa décision avait en vérité été en partie inspirée par l'envie de retrouver la sécurité du collège à laquelle il avait été arraché avant la fin des dernières grandes vacances.

Carl avait découvert cette période de la vie de son père à partir des bribes de conversations d'adultes emmagasinées au fil des ans. Les réponses à ses fréquentes questions pour tenter de comprendre le pourquoi des incessantes brimades dont il était victime dans les cours de récréation avaient permis de tisser ces souvenirs reconstitués sur une trame historiquement exacte et socialement responsable.

La clarté de son père sur son passé d'ancien combattant avait fait mûrir l'enfant puis donné à l'adolescent de la gravité dans l'expression de ses sentiments décalés.

Sa sensibilité aurait dû le précipiter vers des camaraderies à risque. L'influence de sa mère avait fourni le contrepoids à ce roulis de l'âme en lui apportant une lucidité féminine sur les sentiments que l'on dit profonds ou respectables.

Domitille appartenait à la dernière génération d'une famille de propriétaires terriens qui pourraient payer leur oisiveté de leurs rentes. L'été 1914 aurait, quoi qu'il arrive, vu la fin de ses études. À seize ans révolus, ses parents avaient largement dépassé le cadre des obligations légales. Elle figurerait parmi les plus cultivées de sa classe d'âge, bien que quittant l'école avant l'année du baccalauréat dont il n'était pas encore apparu que les jeunes filles puissent faire quelque usage que ce soit.

Les circonstances rendaient la recherche d'un mari plus compliquée.

La guerre fleurie était morte avant l'automne. Les gendarmes accompagnés des édiles municipaux faisaient l'apprentissage des visites funèbres qui allaient briser les familles dans tous les villages. Il fallait désormais s'insérer dans un cadre social dont les règles les plus hypocrites s'imposaient durement. Il était encore plus nécessaire que jamais de

donner à voir son patriotisme avant de songer à s'établir pour prendre part au grand jeu.

Les œuvres de bienfaisance pouvaient offrir à peu de frais un accès au monde. Les meilleures places étaient naturellement réservées aux gens bien nés.

Domitille avait tardé à choisir, parce qu'elle n'aimait pas solliciter. Elle avait passé les deux premières années de guerre dans la résidence familiale, principale bâtisse d'un village adossé aux Vosges qui constituaient un écrin bleu à chaque lever du soleil.

Située à quelques dizaines de kilomètres au nord de l'arc jurassien qui dessinait le croissant de la frontière suisse jusqu'à son renoncement devant les Alpes, cette maison était un petit château pour les normes de l'époque. Elle était indissolublement associée pour Domitille à des journées lumineuses, une chaleur que l'on devinait aux colonnes d'air chaud ondulant au-dessus d'un jardin sans fin où l'herbe ne jaunissait que pour donner le signal de la rentrée.

Seuls les domestiques respectueux et respectés personnifiaient pour cette adolescente privilégiée ces incapables, responsables de cette guerre beaucoup trop longue, que son père et sa mère vilipendaient. Les villageois craignant le pire pour leurs fils et leurs récoltes orphelines de moissonneurs négligeaient l'humeur des maîtres qu'ils ne s'étaient pas donnés. L'amertume envahissait la vie des châtelains comme une résurgence d'huile bitumineuse dans un plan d'eau, abolissant les reliefs, noyant les couleurs dans des nappes au grisé de plus en plus sombre.

En septembre 1916, après avoir épuisé la patience de son entourage, Domitille prit conscience de son adolescence qui prenait fin, éperdue d'ennui.

Les seuls flirts qui s'étaient esquissés émanaient d'hommes beaucoup plus âgés qu'elle, de très jeunes adultes qui avaient échappé à la conscription. Ils restreignaient l'expression de leurs sentiments, comme pour dissimuler leur existence en fraude, loin du front. Quant aux garçons de son âge, des adolescents que leur puberté récente excitait d'un désir

brutal, prisonniers de leurs poussées hormonales, ils ne réussissaient pas à la séduire.

Domitille était devenue indésirable pour les siens, comme ces fâcheux qui n'ont pas vu le signal du départ. Elle avait grignoté peu à peu la réserve de tolérance donnée aux parents à la naissance des enfants. À force de petites contrariétés, sans causes déterminées, dégénéralant invariablement en hausses de ton et en paroles malheureuses, immédiatement regrettées et pourtant jamais reprises, elle avait assisté à la fin de son enfance.

Après un éclat plus intense que les précédents, Domitille avait sollicité un rendez-vous avec la Mère supérieure de Sainte-Ursule, à Dole, où elle avait accompli son parcours scolaire inutilement brillant. La directrice lui avait suggéré, parmi plusieurs situations convenables adaptées à son rang, un emploi aux écritures. Une fabrique de meubles, dans une entreprise et une famille parfaitement recommandables à Dijon.

Les parents de Domitille n'en espéraient pas tant. Ils avaient pris fait et cause pour cette idée simple.

La jeune femme quitta sa famille qui cessa de s'inquiéter de son oisiveté pour bientôt se plaindre de la rareté des lettres courtes qui n'annonçaient plus de retour.

Cette occupation, que personne n'aurait songé à appeler à un travail, lui permettait de passer des journées de mieux en mieux remplies, au contact de ses nouveaux tuteurs, séduits par sa légèreté. Les tâches qu'on lui avait confiées allaient en diminuant, les ressources nécessaires à cette petite industrie étant ponctionnées par les usines plus directement utiles à la guerre.

Son allant, associé à la pénurie de professeurs, l'amena rapidement à devenir la répétitrice, puis la préceptrice des enfants de son employeur. Domitille les accompagna plus souvent en promenade, apprit le jeu du tennis avant le plus doué d'entre eux. Elle fut bientôt parmi les familiers des réceptions qui se répondaient avenue du Parc, où, légèrement hâlée, elle brillait autant par sa vivacité intellectuelle que par son appétit d'efforts.

En 1919, après le dernier hiver, passés les premiers moments d'euphorie, au plus fort de la pandémie, le pays dévasté était désespéré par cette catastrophe de trop. Domitille céda sans combat inutile au flirt d'un démobilisé récent dont les émois adolescents contenus depuis cinq ans n'attendaient qu'une sollicitation pour redonner vie à un corps qu'il s'était ingénié à oublier.

Le temps n'était plus aux longues fiançailles, la vie devait être consommée au plus vite. Ils se marièrent civilement le premier été sans guerre pour s'établir à Paris où ils comptaient bien céder à toutes les tentations en donnant naissance, avec beaucoup d'autres, aux années folles.

Les parents de Carl s'étonnaient parfois lors de leurs introspections accidentelles que leur couple n'ait pas été déchiré, comme tant d'autres. La licence de cet entre-deux-guerres, puis, à nouveau, les années noires, ajoutant à la difficulté de l'entente conjugale. Leur attirance physique, qu'ils entretenaient, était probablement ce qui apportait un peu de gravité à l'union de leurs caractères dissemblables.

Rien ni personne n'avait vraiment d'importance à leurs yeux. Ils se contentaient de passer le temps qu'il avait cru perdre et dont elle n'avait jamais su que faire.

L'hypothèse du scoutisme avait été évacuée lors du huitième anniversaire de Carl. Une convenance sociale, donc a priori suspecte, mais censée apporter les fondements d'une capacité à se montrer occupé en se fixant des buts dans l'existence, qualités dont ses parents se sentaient cruellement démunis.

Carl se souvenait curieusement avec beaucoup de précision de cette conversation dont il n'avait pas retenu tous les mots, mais dont l'ennui qu'elle infligeait à son père était patent. Sa mère avait lancé le sujet par une pirouette, puis avait soutenu le feu jusqu'à la décision finale, sur laquelle elle ne revînt jamais.

Le choix du Collège à Dole procédait du même raisonnement, mais avec un résultat inverse. La réputation de l'établissement ajoutée aux encouragements de la famille de Domitille avait suffi à emporter la décision.

Carl découvrit à partir de son entrée en sixième les joies de l'internat, sa promiscuité, ses grandeurs et ses larmes. Ses grands-parents maternels venaient parfois jusqu'à Dole certains dimanches matins, logeant en ville, quand les routes étaient praticables. La liaison ferroviaire entre Jura et Vosges, bien que possible, aurait consommé l'essentiel du temps disponible lors de ces courtes journées de liberté. Les sorties aux petites vacances devinrent sa seule ligne de fuite.

La dépense, le temps et l'insouciance de ses parents firent de leurs rares visites chez ses grands-parents des événements qui jalonnèrent ses années de collège. Les grandes vacances parfois parisiennes, sinon comtoises, l'installèrent progressivement dans la vie provinciale dont seul le collège lui permettait de s'évader au travers d'une éducation riche en références classiques.

## Chapitre 2

### *Syrie, mars 1941*

Pour les troupes stationnées dans ce confetti de l'empire, le printemps 1941 avait atteint des records de chaleur limitant tous les mouvements au strict nécessaire. Le monomoteur de l'armée d'armistice avait amorcé son atterrissage sur ce discret aérodrome situé au sud de la capitale, à l'écart des rares mouvements des avions français, en surgissant d'un bouillon d'air chaud qui n'en laissait voir qu'une trame noire, déformée, tremblante. Ce vol n'avait pas été annoncé lors de la vacation radio du matin avec Beyrouth. La vigie n'avait trouvé personne à qui faire partager son inconfort en l'absence d'ordres.

L'officier de garde interrompu dans son coma au mess adjacent se précipitait vers le nuage jaune, rétablissant approximativement son aspect réglementaire, se préparant stoïquement à faire face aux émissaires de Vichy qui voulaient permettre aux Allemands l'usage des terrains d'aviation du Proche-Orient français.

La Syrie, agitée par les ambitions non déguisées des Anglais, excitait la convoitise des généraux allemands, à la recherche de bases arrières pour mater la rébellion irakienne.

Le monomoteur n'avait pourtant pour unique passager qu'un

commandant des Spahis en difficulté avec l'administration frileuse de l'Amiral Darlan.

– Mes respects mon commandant, lieutenant Colbert, transmissions, nous n'avions pas été informés de votre arrivée.

– Commandant Vorane, je suis de passage dans la région. J'ai profité de ce vol pour me rapprocher de Damas. J'ai besoin d'un véhicule et d'un chauffeur jusqu'à demain soir. Je décollerai vers Alger demain avant la nuit.

Pendant cet échange les deux hommes avaient rejoint un bâtiment servant de cantonnement et de mess. Adossé à la tour, ce n'était en réalité qu'un enchevêtrement de poutrelles surmontées d'une pièce rudimentaire dont les ouvertures placées sur tous les côtés assuraient une vision à 360 degrés.

À cinq mètres du sol, que l'on rejoignait par un escalier qui témoignait du passage du Génie de la Légion, cet ensemble constituait une cible de choix se détachant clairement sur fond des contreforts de l'Anti-Liban.

– Vous auriez pu atterrir plus près de Damas, mon commandant.

– Je ne vais pas à Damas, lieutenant. Qui est en charge ici ?

– Moi, mon commandant. Le général Dentz nous a mis en alerte, mais cet endroit n'est pas jugé stratégique. Vous pouvez en juger par vous même au vu de la section que l'on ma confiée !

– Où en est-on ici ?

Hugo Vorane et le lieutenant Colbert étaient entrés au mess, qui servait aussi de PC. Le lieutenant était passé derrière le bar pendant que le voyageur redressait son uniforme collé par la sueur et ébouriffait sa courte brosse, pour réparer les méfaits du casque de vol.

– Je peux vous servir à peu près de tout.

– Essayez de me trouver de l'eau potable. J'attends une réponse acceptable à ma question, lieutenant.

– Nous avons des politiques et des militaires qui inspectent la zone, à en croire leurs plans de vol. Mais vous savez, bien sûr, mon commandant.

Le lieutenant avait enfin trouvé une carafe. Il s'employait à verser un

liquide troublé par une tablette de permanganate de potassium dans un verre approximativement essuyé, sourire crispé. Ignorant s'il devait pousser l'interrogation latente contenue dans sa dernière phrase ou laisser filer, comme pour accentuer une évidence.

Le commandant Vorane n'était pas encore lieutenant-colonel parce qu'il n'avait que quarante ans. Peut-être aussi parce qu'il ne pratiquait la politesse qu'au cours des interrogatoires qu'il menait. Décelant immédiatement l'inconfort du très jeune lieutenant, il le jugea comme un garçon capable de sincérité, récent à son grade et dans son affectation, soumis à une tension qu'il ne contrôlait pas.

– Je ne suis pas un émissaire de Vichy, je n'ai pas de lien avec vos visiteurs. Je n'approuve pas leur mission.

– !?

Hugo Vorane avait été équipé sans délai d'un véhicule de l'armée, délesté pour l'occasion de ses plaques d'identification militaire. Le lieutenant Colbert n'avait pas su décider entre missi dominici pour le compte de l'Amiral Darlan et honorable correspondant de l'Intelligence Service. Par prudence, il avait organisé ce qui lui avait été demandé. Il se serait volontiers proposé comme chauffeur, s'il n'avait été le seul officier pour tenir ce poste. Il avait confié cette mission à un maréchal des logis-chef qui le secondait sans faillir. Ce soldat de métier âgé de presque trente ans manifestait à son égard une indulgence patiente témoignant de la sagesse des armées qui savent que les successeurs, jeunes, sont dépourvus à leurs débuts, en apparence, des qualités que l'on attendra d'eux à leur zénith.

Le pilote de l'avion s'était incrusté au bar. Il se refusait à partager toute confiance, en pavanant, parce qu'il arrivait mal à cacher qu'il n'avait rien pu tirer de son passager.

Hugo Vorane avait l'intention de rouler sur un peu plus de 600 kilomètres en un jour et demi pour rejoindre la Mer Morte, en circulant de facto sous protection anglaise, en évitant les capitales comme Amman. À la recherche de discrétion, il ne voulait pas s'interposer, par sa simple

présence, entre les factions arabes, druzes, libanaises, palestiniennes et jordaniennes qui s'organisaient pour continuer leur lutte pour leur terre, en profitant de la débâcle des protecteurs.

Le lieutenant Colbert, tout comme le chauffeur fraîchement nommé, taillé comme un sapeur et insensible à tout sauf un ordre, avait aussi conseillé cette prudence. La piste tirerait plein sud vers Deraa, puis Al Salt et enfin Hébron qui serait évitée par l'ouest, pour rejoindre le sud de la Mer Morte.

Les seuls véhicules qui devaient être rencontrés, passé la Syrie seraient très probablement militaires et anglais.

Le départ qui s'était effectué moins de soixante minutes après l'atterrissage était vieux déjà de plusieurs heures lorsque le commandant prit la parole.

– Vous stoppez à Deraa, devant la mosquée, nous prendrons un passager.

– Oui, mon Commandant, à vos ordres.

Deraa fut atteint sans incident, le dernier barrage avant la sortie de la ville passé avec ce conseil d'un garde désespérément concerné par tout ce qu'il côtoyait qui leur avait dit : quand vous passerez la frontière à Ar-Ramtha, prévoyez vos écussons de la France libre, les Tommies sont de plus en plus agressifs avec nous.

Mais le premier laissez-passer que Vorane présenta à des factionnaires supplétifs, sous l'œil faussement indifférent d'un anglais de souche, en shorts impeccables, devait provenir d'un bon cru. À la vue de la signature, le soldat anglais avait rectifié sa position et salué machinalement.

– Chapeau, mon Commandant, vous savez les traiter.

À cette phrase, le passager qu'ils avaient récupéré sans encombre, qui voyageait à l'avant à côté du chauffeur, comme le train d'un officier l'exigeait, s'était à demi tourné vers Vorane. Il avait souri en répondant à la saillie au chauffeur :

– Les enfants de Dieu savent parfois se reconnaître.

– Qu'est ce que c'est que cette connerie, mon Commandant, sauf votre respect ?

Pour la première fois depuis son arrivée en Syrie, Vorane rit franchement. Il répondit sur le ton gouailleur qu'appelait cette tentative de connivence :

– Je suis un officier de liaison, ma route constitue un vaste écheveau avec le temps.

La Palestine, plus douce que le folklore millénaire ne le laissait craindre, semblait se faire invisible, laissant à chacun le soin de la recouvrir des traces que chaque religion gravait dans les imaginations.

Seule l'approche de la Mer Morte, après avoir soigneusement évité tous les axes radiaux reliant Hébron, correspondait pour Vorane, pour qui ce n'était pas une découverte, au décor qui rendait justice aux grands mouvements d'hommes que les luttes idéologiques avaient inlassablement déclenchés dans cette partie du monde.

Arrivé devant cette eau que les Allemands n'atteindraient jamais, Vorane se tourna vers son passager et lui demanda de guider son chemin vers les falaises. Il fallut plusieurs demi-tours, de nombreux palabres avec des informateurs qui apparaissaient dès l'arrêt de la voiture d'on ne sait où, comme postés par un guide qui aurait imaginé ce curieux jeu de piste, pour atteindre une cuvette naturelle au pied des falaises.

Elle était jonchée de vestiges de monuments. Ce qui ressortait de manière surprenante, comme issu d'une rémanence rétinienne plutôt que d'un enregistrement conscient, c'était cet ordonnancement de grands réservoirs creusés en entonnoir dans le sol, renforcés par des parois en pierre parfaitement alignées, formant une succession de vasques. L'ensemble dégagait une étonnante impression de jardin à la française.